

INSTABILITÉ DES USAGES ET NON FERMETÉ DU SYSTÈME MANDING AU MALI.

Cécile CANUT
INALCO, PARIS III

Le système linguistique manding, considéré comme une proto-langue d'où sont issus de nombreux dialectes répartis aujourd'hui sur une très vaste zone ouest-africaine, constitue un cas de dynamique linguistique fort intéressant. Il convient aujourd'hui de traiter de manière singulière des différentes dialectalisations puisqu'elles ont pu aboutir, d'une part, à des systèmes complètement différents selon les zones, d'autre part, à des langues de large diffusion (cas du dioula ou du bambara). Nous focaliserons notre étude sur le malinké (cercele de Kita) et le bambara au Mali.

I. Dialectalisation et véhicularisation

La construction des premiers empires (Empire du Ghana puis du Mali) fut déterminante comme facteur de véhicularité et d'intégration des langues mandingues, créant ainsi les conditions d'éclosion d'une nationalité (accompagnées des facteurs d'identité linguistique, de résistance à l'emprunt, etc.). L'ensemble de ces langues manding suivit des chemins différents selon l'histoire : on peut considérer les malinké de Kankan et Sigiri comme dérivés du manding (ou proto-manding) suite à un déplacement de population dans le sud ; le bambara a bénéficié dès la fin du XVII^e de conditions favorables à son homogénéisation grâce à la constitution de l'État de Ségou. Parallèlement, la langue dioula se développa dans plusieurs Etats frontaliers (Côte-d'Ivoire et Burkina-Faso). La mosaïque des parlers manding et leurs dynamismes internes indiquent déjà l'importance capitale qu'ils jouèrent dans toute la zone ouest-africaine et plus particulièrement au Mali et les conséquences sur les cartes linguistiques actuelles après le découpage colonial.

Les phénomènes dynamiques et fonctionnels qui touchent les langues ou les lectes en contact sont de divers types. Dans le cas du manding au Mali, on repère au départ, une dialectalisation qui donna naissance à un grand nombre de variétés, suivie ensuite de différents processus (véhicularisation pour les uns, vernacularisation pour les autres) provoquant des transformations formelles.

1..

1. 1. Pour le Mali, un déséquilibre grandissant s'instaure entre l'utilisation du bambara de Ségou et celle du malinké de l'ouest et du sud. Mais très vite, pour des raisons

commerciales et du fait de la création de la capitale en zone bambarophone, la véhicularisation du bambara, au contact probablement du dioula (commerçants venus de Côte d'Ivoire et du Burkina Faso) et du malinké, voit certaines de ses marques morphologiques, lexicales ou phonologiques se transformer. On observe soit des assimilations, des simplifications internes au système, soit des restructurations linguistiques sous l'influence des autres variétés manding¹. Il en résulte aujourd'hui un parler utilisé comme langue véhiculaire par plus de 80% de la population, nommé par celle-ci *bambara* ou par les scientifiques et les planificateurs *bambara standard*. Il correspond à un *manding convergent*, le parler de Bamako, ou encore *bamakokan*.

Il se caractérise par un système vocalique proche de celui de Ségou, mais se distingue du parler d'origine par l'emprunt de certaines formes malinké (opposition /kɔ ɔ/ (Bamako) /kwa/ (Ségou) "sel" par exemple). Ainsi, de plusieurs variétés géographiques et en raison de transformations sociales fortes, est née une variété intermédiaire à la fois *diastatique* et *diatopique*. Elle résulte d'une auto-régulation du système s'imposant aujourd'hui comme norme standard : la forme dite "*simplifiée*" de la ville (le wolof de Dakar ou le sango de Bangui résultent du même processus.).

1.2. La question qui nous préoccupe, à partir de cette première description diachronique du manding, concerne les contacts de ces variétés, aujourd'hui, en synchronie. La société manding, et plus particulièrement celle du sud-ouest du Mali est en profonde mutation. Si une répartition linguistique assez nette permet de distinguer le malinké du *bamakokan* (et par extension du bambara) au niveau morpho-phonologique essentiellement, il est impossible de dire que les deux variétés demeurent stables et ne participent pas d'une nouvelle *dynamique linguistique* commune. Au contraire, l'ensemble des phénomènes socioculturels actuels montrent que les locuteurs sont de plus en plus mobiles et que les variétés, de fait, se côtoient. Une étude approfondie des mouvements de populations² atteste une accélération des déplacements entre les villages et les villes, une montée de l'exode rural, une amélioration des systèmes de transmission (médias, radio, transmission des messages), des moyens de communication (route, train entre Kita et Bamako), de la scolarisation (impliquant des déplacements et l'utilisation d'autres variétés, etc.).

Comme dans la majorité des cas, les changements sociaux se font davantage dans le sens campagne > ville puisque les paysans, souvent réduits à la pauvreté et attirés par les biens de consommation de la ville, fuient leur village. Qu'en est-il alors de la pratique

¹Pour la description des différents systèmes voir les travaux de DUMESTRE, G., et CREISSELS, D., et les articles de la revue *Mandenkan*.

²Voir notre thèse dont cet article est en partie issu. *Dynamique et Imaginaire linguistiques dans les sociétés à tradition orale : le cas du Mali. Étude de linguistique générale*, Paris III, 1995.

langagière de ces locuteurs hors de leur zone d'origine ? L'intercompréhension permet-elle une conservation des deux variétés ? Si des changements sont repérés, se répercutent-ils sur les zones rurales ?

II. Instabilité des usages

Afin de répondre à ces questions, une observation des usages, première phase selon notre modèle d'analyse³, permet de montrer qu'une nouvelle régulation interlinguistique est en cours entre les variétés de l'Ouest (Cercle de Kita) et celle de Bamako. Avant de décrire précisément cette régulation et les modifications systémiques qu'elle entraîne, il convient de rappeler quelles sont les zones d'instabilité existantes dans les usages entre les deux variétés.

II.1. Après un repérage de la pratique langagière des locuteurs du malinké et du bambara dans la zone sud-ouest du Mali, on a ainsi pu décrire les convergences et divergences majeures des usages⁴. Les zones d'instabilité les plus significatives concernent les niveaux phonologiques⁵, et morphologiques dont certains cas sont présentés dans le tableau ci-dessous. Par exemple, la réalisation /x/ - /k/ qui est, à Sagabari, une variante combinatoire est, à Bamako, une opposition non pertinente puisque la réalisation /x/ n'existe pas.

Tableau n°1 : Instabilités phonologiques (P) et morphologiques (M) en manding.

P- /ɔ / - /o/	wɔ rɔ wɔ rɔ	"six colas "	= Kita, Bendugu, Sagabari
	woro wɔ rɔ		= Bamako
P- /h/ - /f/	hato	"fou"	= Kita, Sagabari, Bendugu
	fato		= Bamako, Kita
P- /k / - /x/	a ka ʒi	"c'est bien/bon"	= Bamako, Kita
	a xa ʒi		= Kita, Sagabari, Bendugu
M- ra/ - da/ - ta	a ta(g)ara	"il a voyagé"	= Bamako, Kita
	a tagada		= Kita, Bendugu
	a ta ɔ ta		= Sagabari
M- u / al / alu	u nana	"ils sont venus"	= Bamako
	al nana		= Kita (Bendugu)
	alu nana		= Sag, Bendugu

II.2. Ce premier repérage non exhaustif (items les plus significatifs ayant servi de base pour l'étude) montre qu'une variation intermédiaire apparaît dans la ville de Kita. En effet, le passage de la première à la seconde variété donne naissance à une troisième

³Voir modèle théorique dans la thèse, chapitre I.

⁴L'enquête a concerné 250 personnes dont 50 locuteurs bambarophones Bamakois et 200 Malinké répartis entre Sagabari, Bendugu, Kita et Bamako. Outre une observation des pratiques linguistiques en fonction des situations, des tests d'évaluation ont été effectués et des entretiens libres réalisés (voir résultats complets dans la thèse).

⁵Excepté les variations tonales qui nécessiteraient une étude plus approfondie.

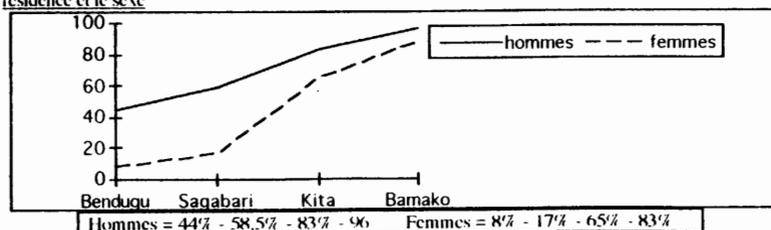
variété instable dans la ville de Kita, carrefour linguistique entre les deux zones. Ainsi, le pronom personnel (3ème personne du pluriel) /alu/ en malinké est tout d'abord réduit à /al/ à Kita avant d'être prononcé /u/ à Bamako.

Cette description nécessite toutefois des explications quant à l'utilisation des variantes en question. On remarque tout d'abord que les locuteurs bambarophones issus de Bamako ou de Ségou n'utiliseront jamais, où qu'ils se trouvent, les variétés malinké. Ainsi, les fonctionnaires, enseignants ou administrateurs en poste à Sagabari, continuent d'employer le *bamakokan*.

La pratique des Malinké est beaucoup moins uniforme. Elle varie entre malinké, *kitakan* et *bamakokan* selon l'âge, le sexe, le lieu de résidence, la durée de séjour hors de la zone, etc. Les variétés urbaines sont logiquement acquises en ville le plus souvent (9% contre 1% en zone rurale) et surtout à Kita où certaines personnes sont implantées depuis plus longtemps qu'à Bamako. Les Kitois acquièrent le *bamakokan* plus facilement que les autres. Le nombre des locuteurs d'origine malinké qui ont acquis une autre langue que celle de leurs parents en langue I reste faible (10%) mais plus élevé pour le *bamakokan* que pour le *kitakan*.

La compétence en *bamakokan* est inégalement répartie, minoritaire en zone rurale et majoritaire en ville (82%). Elle suit, en général, la courbe de la mobilité surtout en milieu urbain. Pour les non bambarophones, on repère toutefois une bonne compréhension du *bamakokan* qui augmente lorsqu'on se rapproche des grands centres urbains. Ce phénomène s'accroît chez les femmes : la compétence en *bamakokan*, très faible en zone rurale, augmente très vite en ville, atteignant presque les taux masculins, les dépassant même pour les plus jeunes des femmes. Du constat d'une différenciation sexuelle à la campagne, on passe à celui d'une homogénéité entre les sexes dans les agglomérations. L'évolution masculine est donc bien plus régulière que celle des femmes qui sont 50% à changer de comportement vis-à-vis du *bamakokan* en ville.

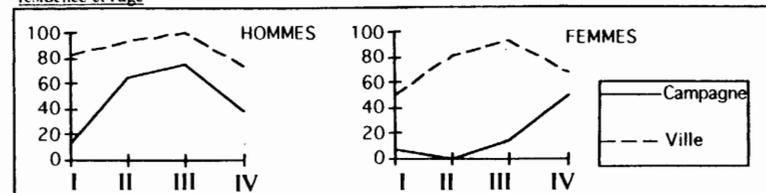
Graphique n°2 : Compétence en *bamakokan* des locuteurs du malinké (échantillon 4) selon le lieu de résidence et le sexe



La variable "lieu de résidence" et surtout sa forme dichotomique milieu "rural/urbain" est aussi très pertinente dans la répartition selon l'âge. Entre les deux zones, des divergences apparaissent pour toutes les classes d'âge, toujours dans le sens

d'une plus forte compétence en ville. Les écarts les plus importants entre les deux milieux concernent les plus de 35 ans. Ces divergences entre les lieux de résidence s'accroissent si l'on prend en considération le sous-échantillon féminin face au sous-échantillon masculin.

Graphique n°3 : Compétence en *bamakokan* des locuteurs du malinké (échantillon 4) selon le lieu de résidence et l'âge



A l'inverse, les usages sont moins divergents entre les quatre zones étudiées que les compétences. Plus on se rapproche des villes, plus le *kitakan* ou le *bamakokan* sont utilisés, c'est-à-dire que le continuum des usages se réalise. Les femmes l'utilisent davantage en ville qu'en brousse et les jeunes en sont les locuteurs privilégiés.

En ce qui concerne l'usage des variétés "urbaines", un autre critère est fondamental : "la durée de séjour" des personnes mobiles. Cette variable modifie considérablement les comportements des locuteurs surtout pour les plus de 35 ans qui, au départ, ne pensent pas rester en ville et ne tentent pas l'apprentissage de la nouvelle variété. Cependant, après quelques années de résidence en ville, ils l'adoptent⁶.

Ainsi les mobiles ruraux qui ne s'installent pas en ville, comme les gens de Bendugu par exemple, ne transforment-ils pas leur pratique. Ils parlent le *kitakan*, ou le *bamakokan* mais n'abandonnent pas leur langue I. Leur bilinguisme est alors fondé sur une dimension spatiale : le *kitakan* en ville, le *bendugukan* chez eux, au village. Cette dichotomie renvoie à la dualité *intérieur/extérieur* qui régule la gestion linguistique en ville (le *bamakokan* dehors, le malinké dans la concession). Ce phénomène culmine chez les locuteurs de Sagabari qui, très peu familiarisés avec la ville et handicapés par un système phonologique moins proche du bambara, n'adoptent pas, chez eux, la variété des cités ; ils sont les seuls à ne pas transformer leur pratique dans leur village. Par contre, une fois installés à l'extérieur, notamment à Bamako, ils sont très déterminés dans l'apprentissage de la langue du milieu. La rupture dans les usages se situe donc entre les deux zones.

Les 22% de locuteurs effectuant des interférences avec la variété de la capitale sont répartis de façon égale : 16% des villageois, 23% des Kitois et 26% des Malinké à

⁶Exception faite de certains locuteurs issus de Sagabari qui ne présentent que des interférences avec le *kitakan*.

Bamako. On note toutefois une augmentation de leur nombre à l'approche des centres urbains surtout si l'on ajoute les interférences avec le *kitakan*. En ville les femmes non bambarophones produisent plus d'interférences que les hommes, tendance qui s'inverse en zone rurale.

11.3. L'analyse micro-linguistique en fonction des situations d'interaction permet d'affiner les résultats : la pratique des variétés manding et les choix de registres dans la communication sont très variables d'un lieu à l'autre mais aussi selon l'interlocuteur et le thème de discussion.

En zone rurale le *bamakokan* demeure un phénomène *extérieur* à la fois du village mais aussi de l'espace familial. Les seuls locuteurs à posséder une compétence dans la variété de la capitale ne l'imposent jamais. S'ils y sont amenés, l'usage se produit à l'extérieur et de façon exceptionnelle avec un étranger. Le malinké domine donc dans tous les autres types d'interaction, à l'*intérieur* dans les familles, avec les amis, et à l'*extérieur* avec tout autre habitant, qu'il soit jeune ou âgé, homme ou femme, mobile ou sédentaire.

Quelques faibles divergences sont relevées à Bendugu entre les personnes lorsqu'elles ont séjourné longtemps loin de chez elles et ont perdu leur langue 1.

En zone urbaine les comportements des citadins sont les plus complexes parce que très changeants. Des différences existent entre Kita et Bamako mais les processus d'utilisation de la langue du milieu sont les mêmes pour les villageois venus de l'extérieur. La langue de la cité est utilisée, au départ, en dehors de la maison avec les habitants pour toutes sortes de requêtes (administratives, informatives, professionnelles, personnelles, etc.). Au fil du temps, notamment sous l'influence des enfants qui, par nécessité d'intégration dans les groupes de leur âge, parlent très vite la variété de la ville, celle-ci pénètre progressivement dans l'espace *intérieur*. De nombreux facteurs viennent, dans ce cas, accélérer ou ralentir le phénomène : présence de bambarophones (ou kitakanphones) dans la concession, imposition du choix du père, durée de résidence, absence de retour au village, liens avec l'extérieur, etc.

Si, dans les usages, le *bamakokan* ne prend pas encore la place du malinké en zone manding, les jeunes l'apprennent de plus en plus et une fois hors de chez eux perdent leur langue 1. La mobilité sera donc le facteur déterminant de la configuration linguistique future de la zone.

De plus, il est confirmé qu'un lien entre une dynamique de changement et la mobilité n'est vérifiable que dans le sens village>ville. En effet, les ressortissants étrangers dans chaque localité ont des comportements totalement différents de ceux des Malinké : à Sagabari et Bendugu aucun des bambarophones ou kitakanphones n'apprend le malinké alors qu'à Kita, 100% des locuteurs de Bendugu utilisent le *kitakan* et 100%

de ceux de Sagabari l'apprennent, et qu'à Bamako 82% des locuteurs du malinké parlent le *bamakokan*.

Globalement, on peut donc dire que la fonction véhiculaire du *bamakokan* favorise son utilisation dans un grand nombre de situations de communication (administration, commerce, discours politiques, écoles, mais aussi entre les jeunes dans le cadre de pratiques langagières plus informelles). A l'inverse, le malinké se vernacularise. L'instabilité des usages tend à se réguler dans un seul sens, celui du malinké vers le *bamakokan*. Se produisent alors des simplifications phonologiques et morphologiques (/ta ga ta/ > /taara/, /alu/ > /al/ > /u/, etc.), des restructurations phonologiques (/ga/ > /ga/ > /gwa/, /ha to/ > /fata/), etc.).

Dans le cadre de la dynamique des usages, les enquêtes ont permis de confirmer les hypothèses suivantes : tout d'abord, la présence d'un continuum linguistique entre les différentes variétés manding occidentales et orientales, ensuite, le rôle de la ville de Kita comme "noyau linguistique" où s'établit le centre du continuum linguistique, intermédiaire entre les différents malinké et le bambara et, enfin, la stabilisation et l'extension probable du *bamakokan* sur la zone manding.

III. Causalités internes et externes

Une fois les convergences/divergences décrites, la nécessité d'explication s'impose.

III.1. Causalités internes

Les raisons de l'instabilité des usages doivent tout d'abord être examinées à l'intérieur des structures linguistiques. Dans le cas du manding au Mali, l'évolution des structures de chaque variété provient à la fois d'une auto-régulation intra-linguistique (l'assimilation de /t/ à /d/ entre Sagabari et Kita par exemple pour les marques de l'accompli transitif —/ta/ à /da/— ou intransitif —/ti/ à /di/—) liée à des transformations formelles⁷, et à une régulation inter-systémique, si l'on considère les différentes variétés comme des systèmes opposables. Dans ce second cas, des emprunts ou des *contaminations* morphologiques peuvent se produire (ainsi le passage de /alu/ à /al/ à Kita, avant le /u/ de Bamako pour le pronom personnel "ils/elles").

Si elles permettent de rendre compte de l'évolution des instabilités, les causalités internes ne disent cependant pas pourquoi le *bamakokan* tend à se substituer au malinké, pourquoi les morphèmes /-ti/, /di/, /alu/, /al/, etc., sont immédiatement abandonnés au profit de /ye/ ou /u/ à Kita et à Bamako par les locuteurs manding.

⁷Les restructurations à caractère présumé optimalisant, les actions analogiques ou ce que Robert CHAUDENSON nomme "incidence intrasystémiques de changement intervenant sur un point d'un sous-système et affectant, "par contrecoup", d'autres points de ce sous-système", *Vers une approche panlectale de la variation du français*, Paris, Didier Érudition, 1993, p. 16.

III.2. Causalités externes objectivées

Les causes de l'instabilité des usages tiennent davantage à des facteurs extra-linguistiques nécessitant une prise en compte du sujet et de son environnement linguistique.

Tout d'abord, comme nous l'évoquions plus haut, la multiplication des moyens de transmission du bambara entraîne une connaissance et une légitimation sociale de plus en plus forte de la variété bamakoïse. Plus on se rapproche de Bamako, plus le brassage entre les personnes et les contacts de langues s'accroissent, ce qui augmente inévitablement le nombre de bambarophones.

Si pour les habitants des villages le *hamakokan* est considéré comme une autre langue, pas toujours comprise par les personnes sédentaires, pour de nombreux Malinké le bambara est un registre linguistique citadin et synonyme d'ascension sociale. Sa diffusion importante s'explique par sa proximité, de même que l'affaiblissement de son usage est proportionnel à l'éloignement des villages ; Sagabari est à plus de 8 heures de route. Le train, dans cette zone, joue à ce titre un rôle fondamental. Les marchands ambulants y commercent de façon régulière pendant le trajet et dans chaque ville et village traversés, ce qui implique l'usage du bambara. Ainsi ce mode de transport est-il un des meilleurs moyens de diffusion de la langue. Il n'est toutefois pas le seul.

Les raisons d'apprendre le bambara sont nombreuses. Les média audiovisuels jouent un rôle fondamental et sont relayés par ceux de l'administration ou de l'enseignement (enseignants bambarophones).

Ce qui pose problème concerne davantage l'utilisation de la langue de Bamako dans les villes, voire dans certains villages : nous avons ainsi très peu d'exemples de ce phénomène à Bendugu. En aucun cas la fonction communicative ne peut être avancée puisque personne ne parle naturellement le bambara dans la zone. Les fonctions commerciales, administratives, médiatiques ou scolaires peuvent jouer dans certains cas, mais l'usage du bambara dans une zone non-bambarophone relève aussi et surtout d'une volonté particulière et personnelle que seules les causalités subjectives seront en mesure d'expliquer.

Le nombre d'années passées en zones urbaines n'influe pas sur les choix de tel ou tel dialecte, mais modifie en revanche les comportements dans l'acquisition d'un second système : plus les locuteurs restent en ville, plus ils assimilent les phonèmes et les oppositions phonologiques qui n'existent pas dans leur propre système, et plus ils font disparaître les particularités de leur parler. Précisons toutefois que la position des Malinké par rapport aux Bambara est particulière puisqu'ils appartiennent au même groupe "ethnique". La différence est essentiellement sociale et les femmes ressentent profondément cette dévalorisation de la part des Bamakoïses. Les Malinké sont taxés péjorativement de cultivateurs "broussards" (*iwulakɔ nɔ mɔ gɔ*), de "paysans "

(*/sɛnɛkɛla/*), etc. Dans un environnement urbain submergé par les biens de consommation, les femmes, encore plus que les hommes, accèdent au *hamakokan* afin de gagner de l'argent et de créer des petits commerces.

A Bamako, les vrais bilingues sont tous issus de Sagabari et il est intéressant de voir que, même s'ils y parviennent moins bien que les autres, les ressortissants de Sagabari sont bien plus persévérants dans leur apprentissage du bambara. Peut-être sont-ils plus sensibles à la différence entre les deux parlers, et surtout particulièrement visés par les moqueurs de Bamako. Les Kitois sont eux bien moins pugnaces car moins repérables ; ils se sentent plus proches du bambara et se moquent eux-mêmes du *sagabarikan*.

En conclusion, il est clair que le *hamakokan*, lorsqu'il est utilisé par les Malinké, ne correspond pas seulement à un besoin communicatif. Les causalités sont essentiellement sociales et idéologiques, puisque la motivation principale dans l'utilisation du bambara est le changement de catégorie socio-économique : le passage d'une situation de villageois à celle de citadin d'une part, celle de paysan à celle de commerçant, futur fonctionnaire ou mécanicien, d'autre part, etc.

Aucune différence majeure n'est observée dans les motivations et les déterminations sociales entre la pratique d'une autre langue ou d'une autre forme de la même langue au Mali. Le *hamakokan* fonctionne dans les deux cas comme un véhiculaire plutôt que comme une langue "ethnique".

Les causalités externes subjectives expliquent aussi la forte influence du bambara sur les Malinké, son emploi correspondant à une appropriation de la situation sociale que nous venons de décrire et à un besoin de s'afficher comme "Bamakoïse" face aux autres villageois.

III.3. Causalité externes subjectivées

En zone manding, les locuteurs sont plus ouverts à la langue de la capitale que les autres car elle fait partie du même ensemble géographique et communautaire que le malinké : "Avant tout le monde parlait de la même manière et puis les jeunes se sont mis à parler autrement" (sagabarikan-Sagabari).

Les jeunes sont nombreux à déclarer parler les deux langues au marché par exemple alors qu'en fait la pratique du bambara, selon les observations des usages, n'est le fait que des bambarophones d'origine. Cette surestimation de la pratique mais aussi de la compétence du bambara est surtout remarquée à Bendugu et Kita à cause du rapprochement de Bamako et du carrefour urbain qu'est Kita. A Sagabari, un jeune ayant un frère étudiant dans la capitale surévalue ses compétences linguistiques.

Cette mauvaise auto-évaluation, souvent volontaire, n'est pas étonnante : pris au dépourvu, les locuteurs voulaient montrer —aux enquêteurs bambarophones arrivant de la ville que nous étions— qu'ils étaient au fait de la "modernité" et qu'ils parlaient

bambara comme nous ; ensuite lorsqu'ils comprenaient que nous nous intéressions à leur langue autant qu'aux autres, ils se sentaient plus en confiance et certains étaient amenés à défendre leur langue première : "C'est la langue de mon père même si c'est mauvais, c'est bon à écouter", "Chacun trouve sa langue la plus belle" (bendugukan-Bendugu).

Si nous nous en tenons à Kita, zone de passage constant des bambarophones par l'intermédiaire du train, la pratique du *kitakan* est, par voie de conséquence, sous-estimée. Il faut cependant noter que les locuteurs ont du mal à faire la différence entre les deux langues car, pour eux, la situation linguistique kitoise est plutôt confuse : "Le mixage qui existe ici n'existe nulle part ailleurs, cela fait rire les Bamakois", "A Kita, il y a un peu de tout, le bambara est véhiculaire" (kitakan-Kita).

Cette surestimation du bambara étant le seul fait des locuteurs malinkophones de notre échantillon, il convient d'explicitier cette volonté d'unification, de ressemblance qui s'oppose au désir de différenciation des autres groupes linguistiques.

Cette particularité se retrouve dans les déclarations des Kitois : ils sont plus nombreux que la moyenne à préférer le bambara et surtout à lui attribuer des critères de "modernité". Leur langue leur semble peu utile même s'ils sont une majorité à penser qu'elle ne disparaîtra pas. Les locuteurs ont toutefois conscience de l'ampleur de la langue véhiculaire et 40% d'entre eux ne voudraient pas travailler en langue malinké. Ils sont plus de la moitié à vouloir changer de langue s'ils se rendent à Bamako. Le pourcentage de locuteurs instables est important (34%) et certains sont en insécurité linguistique (14%).

Il est clair que plus on se rapproche de Bamako, moins les Malinké résistent au bambara, et plus s'affirment instabilité et insécurité linguistiques. Parallèlement, ils sont de plus en plus moqueurs envers les locuteurs des zones rurales ; ils reprennent à leur compte les attitudes des Bamakois à leur égard : "Les Malinké de Sagabari parlent comme s'ils avaient la langue collée" ; "Ils ont la langue pâteuse" ; "Le malinké de derrière le fleuve est très lourd, le nôtre est très raffiné, il est plus facile à comprendre que le malinké classique. Ici, c'est un peu plus moderne et meilleur à l'oreille", etc.

Ces considérations sur les langues prouvent que les Malinké ne sont pas indifférents au bambara et qu'ils participent, comme les non-bambarophones en général, au rapport de force interlinguistique. Cependant, ils ne gèrent pas la situation de la même façon que les autres locuteurs⁸ car la dévalorisation qu'ils ressentent se situe essentiellement au niveau social. Le bambara est désiré pour ce qu'il véhicule de "modernité", "d'urbanité" ("Le bambara de Bamako c'est du malinké modernisé, raffiné" (kitakan-Kita)) et surtout de non-ruralité par contraste avec la société essentiellement paysanne qui a très peu accès aux biens de consommation, aux activités

culturelles et sociales urbaines. Ils veulent s'affranchir de cette image et du nom même de leur langue (malinké) : "Je n'aime pas le malinké de Sagabari parce que ma langue c'est le bambara" (kitakan-Kita).

Le complexe linguistique est donc fondé sur un sentiment d'infériorité que les Bamakois ou les citadins des villes régionales exploitent sans relâche en se moquant de la /kanba/ "grosse langue" des /wulamɔ ɡɔ/ "paysans". On peut rapprocher ce phénomène d'autres situations. N'oppose-t-on pas en France les "patoisants" appelés par les citadins "paysans", "péquenots", etc., et les Parisiens supposés "raffinés", "civilisés", "cultivés"... De même, les Bambara n'hésitent pas à déclarer que "la prononciation du malinké est lourde", que cela les "fait rire" parce que ce qu'ils parlent, eux, est "plus civilisé, lo jɛ lɛ n donl, plus pur, car beaucoup de gens le parlent et l'aiment", c'est "la langue officielle" que "les autres sont obligés d'accepter." D'ailleurs, "Le malinké n'est pas vraiment une langue du Mali : ils ont la langue des Guinéens"⁹ et de toute façon, "le bambara c'est pour le Mali. Il domine tout".

Accablés par cette dévalorisation, les Kitois acceptent donc plus facilement la disparition de leur langue : "Que le malinké disparaisse un jour, ça ne me chauffe pas" (kitakan-Kita).

Si cette tendance est repérée pour toutes les zones entre village et ville, elle n'est pas la seule explication pour les grandes cités régionales comme Mopti où les habitants n'éprouvent pas ce complexe d'infériorité. Ils sont sensibles aux valeurs de "modernité" qui caractérisent la langue de la capitale mais affirment que leur langue n'est pas moins "noble" que le bambara, bien au contraire. Cette attitude concerne surtout les locuteurs des langues véhiculaires importantes (à l'intérieur et à l'extérieur du Mali) qui furent dominantes à un moment ou l'autre de l'histoire.

Le rôle des attitudes dans le processus de transformation des usages est primordial puisque, au-delà des déséquilibres sociaux qui séparent les campagnes des villes, ce sont les relations intersubjectives lors des situations interactionnelles qui déterminent les changements de comportements. Les discours que tiennent les citadins vis-à-vis des Malinké est à la base de leur complexe et donc de leur tentative de "bambarisation". A Bamako, ce complexe se manifeste par la honte de parler la langue première, et l'apprentissage rapide du bambara pour éviter les moqueries des Bamakois. Ils sont, de ce fait, la plupart du temps, en instabilité (66% pensent parler le bambara, mais ne le maîtrisent pas), voire en insécurité linguistique : 34% ont conscience de leur performance médiocre en bambara.

Les Malinké de Sagabari et Bendugu sont plus vite repérés que les autres. Le /h/, les marques morphologiques et le /x/ sont autant de traits générateurs de moqueries. Du

⁸ Voir les analyses similaires pour les autres communautés (peul, songhay, tamasheq) dans la thèse.

⁹ /lo tɛ malikan kɔ sɛ bɛ kɔ sɛ bɛ / olu dɛ gine de bɛ nyɔ ɡɔn ka kan kɔ sɛ bɛ /

fait de leur position de "dominés" les sujets sont très peu résistants (36%) au bambara et 78% avouent changer de langue à Bamako, chiffre inférieur à une réalité (84%) qu'ils ont du mal à assumer.

L'analyse à Bamako, point de chute de l'exode rural, permet de mettre en valeur l'extrême instabilité des locuteurs. Ces derniers ont, en général, honte de leur langue qui trahit leur condition rurale.

La raison la plus fréquemment invoquée pour le changement de langue est la "compréhension", "la communication" ("*Le bambara c'est bien pour se comprendre*", "*Il y a une nécessité de compréhension*" (malinké-Bamako)), mais il est clair que la différence entre les variétés n'est pas telle qu'elle entrave la compréhension. Il s'agit bien plus d'un sentiment de *culpabilité linguistique*. La raison communicationnelle est donc souvent un refuge qui ne doit pas masquer les véritables causalités, la plupart du temps inconscientes, ou volontairement tues, qui participent des normes fictives : "*Le malinké est lourd et c'est difficile vis-à-vis des autres. Maintenant le malinké de Kita est métissé, ce n'est pas encore le bambara mais ça évolue*" alors que "*le bambara est léger /fɛg ɛnman/, modernisé, civilisé*" car "*il est beaucoup parlé, même à Moscou*" (malinké-Bamako).

La dichotomie ville / campagne est fondamentale au niveau des attitudes car elle permet de mettre en valeur le rapport étroit entre comportements et attitudes. La ville, du point de vue de la langue véhiculaire du Mali, est donc un **régulateur**, mais elle provoque des instabilités attitudinales profondes qui marquent les locuteurs, en mettant en cause leur identité propre : "*Mes enfants se moquent de moi quand je parle malinké*" (malinké-Bamako).

Les attitudes des Malinké peuvent être schématisées selon un continuum du "complexe linguistique" chez les jeunes :

Tableau n°VII.3 : Le complexe linguistique chez les jeunes Malinké à Bamako d'un point de vue géographique (lieu d'origine)

intensité du complexe (qualitativement)				
+	-----			
Sagabari	>	Bendugu	>	Kita > Bamakois
lieu d'origine				

Ce tableau correspond à la "chaîne géographique" de la dépréciation du malinké : les Bambara se moquent du malinké dans son ensemble, les Kitois se moquent du malinké des villages, les gens de Bendugu se moquent du malinké de Sagabari, et ceux de Sagabari se déprécient parfois eux-mêmes. Ce phénomène pourrait s'étendre si les locuteurs de Sagabari connaissaient mieux les Guinéens de la frontière qui ont un parler manding proche du leur et qui sont considérés comme des "*broussards*". Il semble que la frontière fasse barrage, renvoyant les locuteurs de Sagabari à eux-mêmes. Cette

situation explique qu'ils soient les plus complexés linguistiquement, les plus insécurisés à Bamako et les moins prescriptifs ("*Plus la civilisation vient, plus les Malinké ont honte de parler malinké, ils ont un complexe d'infériorité*" (malinké-Bamako)).

Comme les autres locuteurs immigrés, les jeunes Malinké n'ont pas les mêmes comportements que leurs parents car ils sont très sensibles aux moqueries et adoptent immédiatement le bambara, dès qu'ils quittent leur lieu d'origine, au point de ne plus vouloir parler le malinké. La rencontre de l'autre et de la langue extérieure est automatiquement placée sous un signe négatif que les jeunes veulent rétablir positivement. La perte de la langue du village est bien moins problématique pour eux que pour leurs parents car comme dans le cas de tous les jeunes de Bamako, ils sont très ouverts au changement. 90% des moins de 35 ans pensent qu'il faut parler le bambara à Bamako. Le phénomène d'attrance pour le *hamakokan* s'accélère donc dans les nouvelles générations, entraînant des taux très élevés d'instabilité (91% des moins de 20 ans) et d'insécurité (27%) linguistiques. Dans l'ensemble les jeunes sont moins résistants que les plus vieux, souvent intransigeants : "*Quand tu parles malinké on te fait passer pour un broussard donc tu es complexé. Ils veulent se montrer civilisés, car la civilisation est à la ville pour les Bambara. Ils donnent l'impression d'être plus évolués. Le bambara est une langue antique qui manque de vocabulaire, par exemple elle n'a pas de mots pour dire "sucre"*" (vieux-malinké-Bamako)".

Les parents, plus indulgents avec leurs enfants qu'il n'apparaît dans d'autres communautés sociales (comportements), semblent quelquefois un peu honteux de dire qu'ils ne parlent plus leur langue. Ils tentent alors, bien plus tard, de rattraper le temps et de parler la langue de leur enfance. Leurs discours, surtout s'ils sont arrivés assez tard dans la capitale, sont très sévères vis-à-vis de la langue des "*voyous*" : "*Je n'aime pas le bambara car les Bambara se cachent, ils sont discrets, mesquins, ils ne te conseillent que lorsque tu es ruiné. Nous, nous sommes clairs, on se conseille, on prévoit. Les Bambara ne valent rien*" (malinké-Bamako). Les représentations négatives n'entraînent donc pas nécessairement des *résistances* dans les actes. Le cas des femmes est symptomatique de ces représentations ambivalentes.

L'évolution féminine entre zone rurale et zone urbaine est nette puisque les femmes accèdent apparemment facilement à un autre instrument de communication afin de ne pas être indexées linguistiquement et socialement. Le complexe, qui ne caractérise pas les autres groupes dans les mêmes proportions car ils sont bien plus respectés par les Bamakois, ajoute une motivation personnelle supplémentaire à l'acquisition du bambara pour ces femmes. Alors qu'à Sagabari ou Bendugu elles ne connaissent que très peu le bambara, à Bamako elles en font leur idiome quotidien.

Pour conclure, notons que les attitudes et, dans le cas des Malinké, l'absence de résistance, jouent un rôle fondamental dans les dynamiques d'usage.

L'intercompréhension n'étant pas l'enjeu majeur à Bamako, l'appréciation des relations sociales par chacun entraîne des modifications sur les idiolectes et les dialectes.

IV. Rétroaction des usages sur le système

Il est assez aisé, dans un premier temps, de repérer les effets des causalités sur les usages. L'adoption volontaire du *bamakokan* dans la majeure partie des situations de communication entraîne une perte de transmission des variétés malinké, des transformations formelles et une extension de l'utilisation des phonèmes ou morphèmes bambara et enfin de multiples hypercorrections (/ʔɔ ɔ n/ pour /hɔ ɔ n/"noble").

Dans un second temps, la convergence de cette régulation des usages (très peu de comportements divergents ont été validés) entraîne par rétroaction une auto-régulation du système manding.

La configuration actuelle de la situation linguistique montre qu'une vernacularisation nette du malinké est en cours dont les fonctions sont ré-investies par le *bamakokan*. Au niveau systémique, les zones non-fermes apparaissent surtout au niveau phonologique : l'adoption des voyelles semi-ouvertes /ɛ/ et /ɔ/ et donc d'un système vocalique à quatre degrés d'aperture comme les parlers plus orientaux (système équilibré de sept voyelles orales : /a/, /ɛ/, /ɔ/, /e/, /o/, /i/, /u/ et de leurs sept correspondantes nasales : /an/, /ɛn/, /ɔn/, /en/, /on/, /in/, /un/) par les locuteurs manding atteste de cette non fermeté du système manding. Cette évolution, encore peu présente en zone rurale est nette à Kita où l'on trouve un système intermédiaire entre les deux autres : selon les locuteurs, c'est un système à 6 ou 7 voyelles (avec opposition /ɛ/-/e/), selon qu'est ou non attestée l'opposition /o/-/ɔ/. On observera également que la voyelle ouverte (orale et nasale), réalisée postérieure (ɑ) dans le parler de Sagabari, se réalise antérieure en ville conformément à la prononciation bambara. L'analyse interprétative, notamment parce que ce phénomène touche les jeunes, permet de prévoir que ces premières transformations vont se généraliser dans toute la zone ouest (cercle de Kita) entraînant par analogie d'autres processus : l'allongement de certaines voyelles (/miiri/"penser"), les variantes /ʃ/ et /z/ de la fricative dentale /s/, qui apparaissent dans le parler standard (sous l'influence du français) et tendent à se constituer en unités phonologiques, etc..

V. Analyse prédictive

Les zones non fermes du système linguistique manding devraient, d'ici quelques décennies, faire évoluer les différentes variétés vers une seule, celle de Bamako. Les instabilités, surtout attestées à Kita, devront d'abord se répercuter dans les villages avant de se généraliser et entraîner l'uniformisation de toute la zone. Par effet de conséquence, il est certain que les contacts de plus en plus nombreux avec les langues régionales dans le sud du pays, notamment le malinké, amèneront des instabilités et des transformations formelles du *bamakokan* lui-même. La ville de Sagabari, du fait de son éloignement,

conservera sa langue probablement plus longtemps que les autres mais le développement des moyens de transport et des voies de communication, l'augmentation constante de la mobilité des jeunes et l'exode rural accéléreront probablement le processus.

A l'heure actuelle, le malinké n'a pas encore disparu dans les zones rurales. Les analyses confirment cependant qu'il risque de disparaître progressivement dans les prochaines décennies. La disparité des comportements entre zones urbaines et rurales est flagrante. qu'il s'agisse de la perte de la langue première ou de l'acquisition de la langue dominante. On pourrait donc assister à une unification linguistique du manding à travers le *bamakokan* au sud du Mali. Des enquêtes ultérieures pourront dire, d'une part, si ce phénomène se concrétise réellement, et s'il est similaire dans les autres zones malinké (zone de Kangaba par exemple). Parallèlement à cette dynamique linguistique, l'évolution du système ségovien sera aussi intéressant à observer.